

MARDI,* AU CAPITOLE

GEORGES BRASSENS

Tout chez Georges Brassens, respire la franchise, la spontanéité, la sincérité, la bonté foncière, tout cela lié par une sauce diaprée, faite d'intense poésie, et d'incorrigible malice. Plus d'un chanteur et plus qu'un auteur de chansons, Georges Brassens est un poète, un vrai, un de ceux qui prendront place demain dans le Panthéon de la littérature lyrique à la suite des Rutebeuf, Villon, Hugo, Verlaine, Rimbaud, Francis Jammes, Paul Fort et Aragon.

Brassens a une tendresse pour ses chansons, qu'il considère comme ses filles.

« Leur histoire est tirée de ma psychologie personnelle » avoue-t-il. En fait il les écrit d'abord pour lui, il est heureux que le public les aime, mais se refuse à la moindre concession pour y parvenir, si elle était contraire à son cœur.

Il nous donnera un tour de chant complet de sa production « son cru 63 » dont, bien sûr, les célèbres « Trompettes de la renommée », « La guerre de 14-18 », et toutes ses nouvelles qu'il n'a jamais chantées encore hors de Paris...

Ce retour de Georges Brassens, attendu depuis près de deux ans, nous le devons à la tournée du « Festival du Disque 1963 », réalisée par Jacques Canetti. A ses côtés, est réuni un programme qui représente les grandes tendances de ce que la jeune chanson française de qualité et l'art de rire ont produit de plus réussi pendant ces dernières saisons de Paris.

Bobby Lapointe, chanteur truculent, à l'imagination en délire, dont les mots sont une assemblée de trouvailles irrésistibles, et « hénaurmes ». C'est un délicieux festival burlesque.

Christine Sèvres, merveilleuse interprète, pleine d'intelligence et de sentiment, qui sait choisir son répertoire parmi les meilleurs auteurs et servir de tout son talent des œuvres de classe.

Jean Arnulf, jadis comédien, chez Roger Planchon, musicien et auteur, interprète de caractère, Jean Arnulf à la silhouette bohème a choisi la chanson comme mode d'expression. Expression où la révolte trouve une tendresse particulière, proche du temps de l'enfance. Du « Roi de Bramelune », de « Rodin-Picotin », à l'extraordinaire « Point de vue », ils accroche, il conquiert.

Jean Obé, lui, a abandonné sa profession d'ingénieur pour l'aventure des monologues et des sketches absurdes qui déclenchent infailliblement le rire.

Ce sensationnel spectacle du « Festival du Disque 1963 » pour la rentrée de Georges Brassens est donné pour une seule soirée, le 25 novembre, à 21 heures. Il est important de louer.

* le 25 novembre 1963 était un lundi (NDLR)

LUNDI SOIR AU CAPITOLE

GEORGES BRASSENS

tête d'affiche d'un programme de variétés

C'est une soirée exceptionnelle que cette unique représentation du « Festival du Disque 63 » annoncée pour lundi 25 novembre dans notre ville avec, en tête d'affiche, la rentrée de Georges Brassens.

Exceptionnelle parce qu'à l'heure des « Yé-Yé », le spectacle entraîné par Georges Brassens, où il est escorté de Bobby Lapointe, Jean Arnulf, Christien Secres, Jean Obe, etc..., marque le retour en force de la chanson de qualité. Elle est la preuve que la chanson peut avoir de l'intelligence, de l'esprit, de la classe, du goût et justement à cause de tout cela, retrouver l'immense faveur du public.

Une nouvelle consécration est venue à Georges Brassens. Pas celle du public, qui lui est acquise depuis plus de dix ans déjà, mais celle de la postérité. Brassens est entré vivant et bien vivant dans l'histoire de la littérature et de l'art : l'austère Sorbonne l'a admis en son sein. Les professeurs ont aussi des enfants qui aiment Brassens et ont accordé la mention « bien » à la thèse d'une jeune étudiante sur Brassens.

Deuxième consécration cette année : Brassens fait ses débuts en librairie avec un recueil de poèmes dans la fameuse collection « Poètes d'aujourd'hui », publiée par Pierre Seghers où, fait jamais vu, ce recueil se classe immédiatement dans les « best-sellers » du livre.

Troisième consécration : sa firme de disques vient d'éditer, sous la forme de six albums 30 cm. réunis dans un coffret « Dix ans de Brassens », l'intégralité de son œuvre phonographique à ce jour.

Georges Brassens tel que vous le verrez lundi soir sur la scène du Capitole.

C'est un Brassens plus détendu que jamais et étonnamment rajeuni que le public va retrouver dans son nouveau tour de chant : le « Cru 63 », c'est une cuvée savoureuse disent les uns, explosive disent les autres, avec notamment ses « Trompettes de la renommée », « La Guerre de 14-18 », « La Marguerite », etc... et, bien sûr, un choix de ses grandes chansons classiques.



Georges BRASSENS

CE MONUMENT DE TENDRESSE HUMAINE

« Georges Brassens, poète français »... Sans cette définition de René Fallet, je crois qu'il serait impossible de comprendre le phénomène Brassens.

Cet homme tout seul, aux pectoraux d'homme des bois, à la démarche timide de fauve en cage, qui entre, guitare à bout de bras, attaque sans commentaires sa première chanson, fait trois pas sur le plateau, du micro à la contrebasse de Pierre Nicolas, revient, chante à nouveau, repart, avale une gorgée d'eau, lance, à chaque syllabe, un regard fixe et comme effrayé, du parterre au balcon, vers la demi-obscurité de la salle, cet homme qui paraît improviser son programme, dans un ordre que rien sinon l'instinct du moment précis ne semble préparer, cet homme qui, certains soirs, parce qu'il a eu l'impression qu'entre le public et lui la communication

ne s'établissait pas, une fois fait ce qu'il estime devoir honnêtement être fait, s'en va comme il était venu après un dernier accord de guitare, cet homme, c'est aussi celui qui, parfois (et ce fut le cas, lundi soir, à Avignon), se prend à son jeu, tient le plateau pendant une heure et demie, sort toutes ses chansons nouvelles et quelques-unes des anciennes (s'excusant parfois à mi-voix lorsqu'il ne peut satisfaire une demande : « Celle-ci, il y a des trucs que j'ai oubliés, alors je vais leur donner un produit de remplacement ») et ne s'arrête qu'épuisé, aphone, plus pâle encore que d'habitude, pour venir et revenir encore, regardant la salle d'un œil de bête traquée et saluant de la tête, cependant que la main gauche, blanche, exsangue, se crispe au velours du rideau de scène.

Cet homme-là, certes, ce n'est pas un homme de music-hall, même s'il avoue, aujourd'hui, que ce public qui le terrorise il ne peut plus s'en passer. C'est, plus simplement, un poète et peut-être un des plus authentiques de notre temps.

Si Victor Hugo avait joué sur la guitare, si François Villon avait usé ses espadrilles sur les chemins du Mont Saint-Clair, si... Mais, en fait, je crois que les ancêtres de Georges Brassens il les faut chercher plus loin (et tout aussi haut) : chez les poètes de langue d'Oc dont il perpétue, dans le français de tous les jours, le rythme, l'inspiration, le mode de vie...

★ ★ ★

Jupons, papillons, sabots, marjolaine, fontaines, flûteaux et amours d'antan, il chante, comme Jauffe Rudel et Bertrand de Born, un monde quelque peu manichéen, où des Auvergnats sans façon, des Hélène au cœur de reine, des Jeanne aubergistes du bon Dieu, des commères de Brive-la-Gaillarde et d'honnêtes filles de joie ont toujours raison contre ces « vaches de

bourgeois », contre le juge coupable de tête, contre ceux qui fouettent les chats, contre le vieux Saturne lui-même...

Ses amours sont simples, et plutôt, comme la bouteille qu'on boit entre amis, des manifestations de santé et d'amitié.

★ ★ ★

Tel est, à mon sens, Georges Brassens, poète français. Tel je l'ai vu l'autre soir, et peut-être plus que jamais. Truculent et délicat, le gorille qui porte myosotis à l'oreille a épuré son répertoire, en même temps que son visage s'émaciait.

Non qu'il ait renoncé à la gauloiserie, aux mots drus et crus, de trois à cinq lettres. L'univers de Brassens n'a pas changé, mais la notion du temps qui passe y est de plus en plus obsédante.

Et malgré la pirouette finale, ce n'est pas pour rien qu'il fait aujourd'hui passagère alliance avec Corneille, comme il le fit naguère avec François Villon.

L'« Ode à la marquise » est le pendant narquois et désespéré de la « Ballade des dames du temps jadis »...

UNE PREMIERE PARTIE QUI VALAIT UN PROGRAMME : JEAN ARNULF, CHRISTINE SEVRE, BOBY LAPOINTE

Le récital Georges Brassens était précédé d'une première partie qui, à elle seule, eut en toute autre circonstance représenté un spectacle complet. Il me faut, hélas, être bref.

Certes, le numéro d'humour à froid de Jean Obé est peut-être plus livresque que scénique, mais Jean Arnulf, grand garçon filiforme, à la toison frisée, qui chante la révolte, la tendresse, la jeunesse et la mort sur des airs de comptine et des rimes de légende (il en est l'auteur, avec sa femme, Martine Merri) à la fois poète et comédien, est de ceux qui vous empoignent une salle et ne la lâchent plus.

Christine Sèvre, « dure et tendre comme le pain des pauvres », des yeux de biche dans un visage de statue romane, qui chante « Le plaisir » et « La fête aux copains », est, avec Barbara, l'une des plus authentiques représentantes d'une race nouvelle d'interprètes-compositeurs.

Quant à Boby Lapointe... Et bien, Boby Lapointe, barbu, joufflu, tonitruant, poussant d'étonnantes kyrielles avec l'accent de Pézenas, humoriste à chaud et froid, poète de l'absurde, mettant la peinture à l'huile dans le pavillon de l'hélicon et les framboises en Aragon, Boby Lapointe, avec ou sans guitare (sommaire), avec ou sans violon (tzigane), est un monstre, un de ces monstres qui de temps en temps apparaissent sur les scènes de ces petits cabarets de la rive gauche, qui ouvrent les portes de « L'Ecluse » devant les pas du « Cheval d'Or », avant de monter, une fois gravies les pentes de « La Contrescarpe », à l'assaut de l'Olympia. Un gars qui n'a pas fini de faire du bruit...

J. B.

Le Provençal
27 novembre 1963